Document généré le 18 juil. 2025 06:44

XYZ. La revue de la nouvelle

Les jeux de Pierre Karch

Francine Bordeleau

Numéro 37, printemps 1994

URI : https://id.erudit.org/iderudit/3961ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Bordeleau, F. (1994). Les jeux de Pierre Karch. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (37), 87–91.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1994

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Les jeux de Pierre Karch

Francine Bordeleau

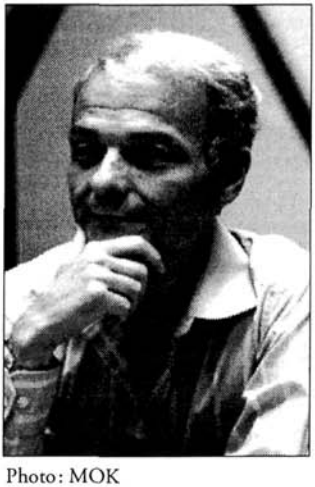


Photo: MOK

Pierre Karch est né à Saint-Jérôme (Québec). Auteur de deux recueils de nouvelles, Nuits blanches *(1981) et* Jeux de patience *(1991), et de deux romans,* Baptême *(1982) et* Noëlle à Cuba *(1988), il a participé à plusieurs collectifs:* L'aventure, la mésaventure, Contes et récits d'aujourd'hui, Outre ciels *et* Coïncidences. *Plusieurs revues dont* Liaison, Liberté, Stop *et* XYZ *ont publié de ses nouvelles. Il vient de terminer un recueil d'essais sur les arts au Québec:* Les ateliers du pouvoir.

Pierre Paul Karch ne manque pas d'humour. Québécois de souche, il enseigne au Collège Glendon (Université York) de Toronto depuis 1967.

Mais nous avons, ma femme et moi, un pied-à-terre au cœur de Montréal, ce qui fait que nous payons les folies du maire Drapeau et de tant d'autres qu'on devrait mettre en prison pour dettes au lieu de les couvrir d'honneurs, toujours aux frais des contribuables dont la rage demeure jusqu'à ce jour impuissante.

Se préparant à cet entretien:

Je me sens aussi petit et insignifiant que K.[1]*, dont je porte l'initiale comme une croix, et je me dis que je suis perdu puisqu'on s'intéresse à moi.*

Il est amusant, et éloquent, que Pierre K. cabotine d'entrée à propos de son nom et de son initiale: ses deux romans — *Noëlle à Cuba* (Prise de Parole, 1988) et *Baptême* (Prise de Parole, 1982) — utilisent directement la question du nom — il serait en fait plus juste de parler de la dénomination — comme motifs. Ainsi, dans le premier récit, les personnages sont nommés deux fois: une certaine M^me^ Branchu s'appelle aussi Eurydice, un autre protagoniste, Paul, est également Apollon... Dans *Baptême*, une femme, Aliénor, entre dans une famille paysanne dont aucun membre n'arrive à prononcer le prénom; elle donne à sa première fille le prénom «Aude», que la famille déforme aussi; pour la deuxième fille, on ne prend pas de chance: la famille et le curé imposent le prénom de leur choix. D'expliquer Pierre Karch,

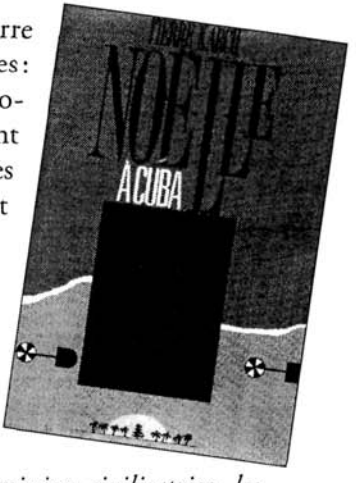
dans la fiction, le nom, bien souvent, prédestine le personnage. En tout cas pour moi, qui calcule tout, les noms ont une grande importance.

Dans un roman comme *Noëlle à Cuba*,

il faut lire le récit en tenant compte d'au moins deux niveaux d'interprétation: celui de l'intrigue, qui m'appartient, et celui du référent, qui renvoie à l'Antiquité. Noëlle à Cuba *est un roman postmoderne de par sa structure éclatée et par les multiples renvois à diverses cultures.*

1. Allusion au K. du Procès de Kafka, bien entendu.

Un francophone hors-Québec



Francophone vivant à Toronto, Pierre Karch, lui, est à cheval sur trois cultures: québécoise, canadienne-anglaise, franco-ontarienne. Ce qui ne le rend aucunement mal à l'aise; et lui demander s'il ressent dès lors le besoin de se définir une identité est une erreur.

Je ne suis pas encore mort, alors comment puis-je me définir? Je suis en perpétuel tourbillon; je sors du chaos chaque matin.

Et l'identité, «l'âme» franco-ontarienne?

Depuis que le Québec a renoncé à sa mission civilisatrice, les Ontariens de langue française ont effectivement dû se donner une âme, ne serait-ce que pour exister. Car il faut bien le dire: abandonnés par les Québécois comme ces derniers l'avaient eux-mêmes été par les Français deux siècles plus tôt, ils en ont eu le souffle coupé!

Le rôle joué par les maisons d'édition francophones — Prise de Parole à Sudbury, d'Acadie à Moncton... — n'est pas négligeable non plus. Avec ces maisons les écrivains francophones ont tout à coup trouvé des lieux.

Et puis, à Ottawa on aura tendance à se greffer au Québec, tout près. Mais ailleurs? À Sudbury, cette âme a longtemps eu une couleur... locale. À Toronto, où le français se parle beaucoup plus qu'on ne le pense, cette âme demeure imprécise parce que cosmopolite. Et les auteurs de la métropole parlent bien peu de leur ville. Ils y sont venus avec leurs souvenirs, leurs mœurs, leur foi, j'allais dire: leurs pénates. Même au repos, ils voyagent; leur esprit est ailleurs. C'est peut-être pourquoi on peut dire que Toronto est une ville de rêve(s).

Pourquoi hiérarchiser les genres ?

De vivre à Toronto n'empêche pas Pierre Karch de diriger la collection «L'ère nouvelle», chez XYZ. Il dit en riant:

Cela m'attire plus de désagréments que de plaisir, car, vous vous en doutez, on y refuse plus de textes qu'on en publie. Je blesse ainsi quantité d'auteurs qui ne m'ont fait aucun mal et dont le seul tort est d'avoir écrit un des quelque cent recueils qu'on ne retient pas pour fins de publication. Et les trois ou quatre auteurs que je publie chaque année ne m'en sont nullement reconnaissants: dans leur esprit, cette décision favorable allait forcément de soi!

Bien qu'il dirige une collection consacrée à la nouvelle, Pierre Karch n'est pas devenu pour autant un militant pur et dur, un de ceux pour qui la nouvelle doit être une croisade ou une profession de foi. Mieux (ou pire):

Quand je commence un texte, je ne sais pas toujours à quel genre il appartiendra une fois fini.

Il est vrai que Karch utilise la forme brève à plusieurs fins: nouvelles comme telles, mais aussi contes pour enfants, fantastiques ou merveilleux; l'un de ses contes s'avère ainsi une parodie des *Mille et une nuits*. Karch est du reste de ces écrivains qui ne dédaignent pas l'humour et l'ironie.

Je suis aussi mal à l'aise dans un genre que dans les autres (et si jamais je cessais de l'être, j'éteindrais l'écran de mon ordinateur). L'écriture pour moi est contrainte et, comme tout prisonnier essaie de s'évader, je tente moi aussi d'échapper aux liens qui me retiennent à l'orthographe, aux règles de ponctuation, à la grammaire, au lexique, aux tournures toutes faites, aux styles éprouvés. C'est quand je réussis à rompre ces chaînes que je me permets de rire. Un éclat de rire, c'est une mise en liberté. Provisoire. La dérision, c'est une façon acceptable de hurler son exaspération.

Aussi peut-on dire de Pierre Karch qu'il est écrivain d'une certaine légèreté. La légèreté, le rire, la dérision ne sont-ils pas, après tout, d'autres façons d'énoncer des choses graves?

Bibliographie

Contes et nouvelles du monde francophone (collectif), Sherbrooke, Cosmos, 1971.

Options, textes canadiens-français choisis et annotés (en collaboration avec Mariel O'Neill-Karch), Toronto, Oxford, 1974.

Nuits blanches, contes, Sudbury, Prise de parole, 1981.

Baptême, roman, Sudbury, Prise de parole, 1982.

L'aventure, la mésaventure, nouvelles (collectif), Montréal, Quinze, 1987.

Contes et récits d'aujourd'hui (collectif), Montréal, XYZ / Musée de la civilisation, 1987.

Noëlle à Cuba, roman, Sudbury, Prise de parole, 1988.

Jeux de patience, Montréal, XYZ éditeur, 1991.